

David E. F. Henley : Nationalism and Regionalism in a Colonial Context. Minahasa in the Dutch East Indies

Daniel Perret

► **To cite this version:**

Daniel Perret. David E. F. Henley : Nationalism and Regionalism in a Colonial Context. Minahasa in the Dutch East Indies. 1998, pp.491-495. halshs-02439161

HAL Id: halshs-02439161

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02439161>

Submitted on 14 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

David E. F. Henley : *Nationalism and Regionalism in a Colonial Context. Minahasa in the Dutch East Indies*

Daniel Perret

Citer ce document / Cite this document :

Perret Daniel. David E. F. Henley : *Nationalism and Regionalism in a Colonial Context. Minahasa in the Dutch East Indies*. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 85, 1998. pp. 491-495;

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1998_num_85_1_2585

Fichier pdf généré le 08/02/2019

régime chinois, et il n'est guère de village lü qui n'ait aujourd'hui reconstruit sa pagode ou soit en train de le faire. Enfin, par référence au cas atypique de Bang Chan jadis étudié par L. Hanks et son équipe, N. Tannenbaum soutient que la proximité de puissants centres urbains a pour effet de disloquer les groupes locaux, les villages perdant dès lors leur consistance politique et rituelle. En fait, ce processus n'est pas inéluctable. Tout dépend de l'histoire de la communauté, de sa composition, de son degré de cohésion, et je connais au moins un village, tout proche de Khon Kaen, qui a malgré tout su préserver son intégrité (cf. Formoso *et al.*, 1997). D'autre part, la thèse de l'auteur ignore l'existence des villages urbains.

Le recueil se termine sur une contribution de H. Jónsson consacrée à l'évolution dans le temps des rapports que les groupes montagnards entretiennent avec l'État. L'analyse reproduit dans ses conclusions les tendances dégagées par d'autres et l'originalité de l'étude tient surtout au cadre conceptuel qu'elle utilise au terme d'une discussion préliminaire du concept de culture. Cette discussion, très inspirée par le point de vue de Leach pour qui la culture se pose uniquement en terme de systèmes de représentations, débouche sur la notion de *métaconsensus*, comme partage d'un jeu de principes d'actions et d'interprétation des événements. Très brièvement résumé : les montagnards se tenaient à l'écart du « métaconsensus » de la société des riziculteurs des plaines thaïs jusqu'à ce que, dans le contexte colonial et postcolonial, l'espace forestier soit de mieux en mieux contrôlé par l'État en liaison avec une exploitation directe de ses ressources. Devenus des intrus dans leur milieu, les montagnards devraient désormais entrer de gré ou de force dans le métaconsensus de la société dominante. Le problème de cette approche tient au fait qu'elle raisonne exclusivement en termes de nécessités économiques et de rapports de force, évacuant ainsi les actes de réappropriation et de réinterprétation de schèmes culturels émanant des plaines auxquels procèdent les montagnards depuis des siècles.

Si, pour conclure, ce recueil regroupe des contributions de qualité inégale, il n'en retient pas moins l'attention de par la problématique originale adoptée. Des idées intéressantes émergent, notamment des textes de Durrenberger, Van Esterik, Grow et Bowie. À noter tout de même, sur la forme, d'étonnantes bévues qui tiennent à l'orthographe de certains noms d'auteurs et qui paraissent trop systématiques pour être dues à de simples coquilles. Ainsi Terwiel devient Terweil dans le texte de Van Esterik, Klausner devient Klausner chez Grow et, *last but not least*, Archaimbault se transforme en Archaimboul chez Tannenbaum.

Bernard FORMOSO

Références

FORMOSO, B. (éd.)

1997 *Ban Amphawan et Ban Han. Le devenir de deux villages rizicoles du Nord-Est thaïlandais*, Paris, Éditions. Recherches sur les Civilisations/CNRS.

TRANKELL, I.-B.

1995 *Cooking, Care, and Domestication. A Culinary Ethnography of the Tai Yong, Northern Thailand*, Uppsala, Uppsala Studies in Cultural Anthropology 21.

David E. F. HENLEY, *Nationalism and Regionalism in a Colonial Context. Minahasa in the Dutch East Indies*, Leiden, KITLV Press, Verhandelingen van het Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde 168, 1996, VIII + 186 pages, bibliographie (p. 157-179), index (p. 181-186), 4 cartes.

À travers une monographie historique régionale, celle de Minahasa au nord de Sulawesi, David E. F. Henley propose une description et une analyse du processus de construction d'une identité Minahasa et d'un « nationalisme régional » à l'époque coloniale ainsi que son articulation avec le nationalisme indonésien.

Dans son introduction, l'auteur motive son choix par le fait que Minahasa serait aujourd'hui probablement le groupe dont l'identité ethnique et régionale est la plus forte en Indonésie, une identité d'une nature complexe, de construction récente sur des images contradictoires de bastion loyaliste au pouvoir colonial (« la douzième province des Pays-Bas »), d'acteur de premier plan dans la lutte pour l'indépendance de l'Indonésie ainsi que sur un ensemble de valeurs et de traits culturels présentés comme spécifiques.

Après une mise en garde contre les présupposés moralement positifs liés au concept de nation et contre l'interprétation des mouvements régionaux à l'époque coloniale dans un cadre géographique perçu comme allant de soi, l'Indonésie, Henley présente rapidement les différents modèles théoriques d'explication du nationalisme qu'il va tester pour la région considérée.

Le second chapitre (p. 23-43) traite de l'époque précoloniale et notamment des facteurs qui ont contribué à la différenciation de Minahasa par rapport aux régions voisines. Derrière une première impression de grande fragmentation linguistique et politique se dissimulerait une relative unité régionale fondée sur des traits culturels communs, des liens économiques, le peu d'importance accordé à la notion de territoire, des relations de parenté — d'alliance ou d'antagonisme —, entre des royautes côtières cosmopolites et mouvantes, et enfin sur l'usage à connotation négative de l'exonyme « Alfur » pour désigner l'ensemble des populations tribales agricultrices de l'intérieur sur lesquelles les dirigeants côtiers exerceraient une relative autorité mystique et symbolique.

La première grande rupture intervient en 1679 à l'occasion de la signature d'un traité entre la VOC et le *landstreek* (territoire) de Manado, région considérée depuis le début du XVII^e siècle comme un grenier à riz pour les établissements hollandais aux Moluques. Le territoire ainsi défini est alors exclu de l'autorité du *Raja* de Bolaang-Amurang-Manado pour faciliter l'approvisionnement en riz directement auprès des Alfur. Quinze ans plus tard les Hollandais définissent une première frontière méridionale, qui sera revue à plusieurs reprises. C'est plus d'un siècle après, en 1789, qu'apparaît le terme « Minahasa » (« unité »). Il désigne alors le Conseil des chefs Alfur créé par les Hollandais. Il faudra attendre plus de trois décennies avant qu'il ne devienne toponyme couvrant le *landstreek* de Manado.

Au même moment, les Hollandais instaurent un monopole sur l'achat et l'exportation du café dont la culture, introduite à la fin du XVIII^e siècle, est devenue obligatoire. Cette domination économique presque totale s'accompagne d'une dissolution du paysage précolonial par une politique d'unification du territoire fondée sur la construction de routes et, à partir du milieu du XIX^e siècle, sur un mouvement de fonctionnarisation des chefs traditionnels sur des territoires délimités arbitrairement. Cette précoce politique d'administration directe isole et crée du même coup Minahasa, bientôt présenté comme un avant-poste de la civilisation face au reste de Célèbes aux mœurs barbares où l'influence hollandaise restera très limitée jusqu'au début du XX^e siècle.

Le chapitre III (p. 45-65) décrit l'émergence d'une conscience identitaire Minahasa au cours du XIX^e siècle. L'auteur montre qu'à l'époque précoloniale, au-delà d'une fragmentation politique, d'un état permanent de guerre et de l'endogamie, les communautés traditionnelles (*walak*) de trois groupes linguistiques parmi les plus importants (Tontemboan, Tombulu et Tonsea) sont plus ou moins conscientes des liens qui les unissent, qu'ils soient linguistiques, historiques (récits de migrations), mythiques ou religieux, suggérant ainsi l'idée d'ethnie. Malgré l'absence de terme vernaculaire pour désigner cet ensemble, l'absence de tradition culturelle ou de mémoire unitaire au niveau du territoire entier de Minahasa, Henley suggère qu'il a pu exister un sentiment d'unité latent.

Des pressions conjuguées sur le plan politique, économique et idéologique vont contribuer à l'effondrement rapide de l'ordre traditionnel. De plus, les premiers missionnaires protestants de la *Nederlandsch Zendeling Genootschap* s'installent dans l'arrière-pays en 1831 et font rapidement de nombreux convertis. En fait, pratiquement tous les Minahasa sont convertis en l'espace de 75 ans. La promotion d'un sentiment d'unité fondé sur la fraternité chrétienne, le

but avoué d'une Église Minahasa indépendante, seront au cœur de l'activité missionnaire qui va également littéralement inventer et diffuser l'idée d'une origine et de traits culturels communs à tous les autochtones. Dans les nombreuses écoles de la Mission où s'opère un brassage de population, un enseignement exclusivement en malais va par ailleurs renforcer l'homogénéisation culturelle du territoire. En 1868, la mission publie son premier journal sous-titré « journal pour Minahasa », une revue qui donne la parole aux élites locales. Parallèlement, les nouvelles institutions gouvernementales ne font que renforcer cette idée d'unité Minahasa.

Le chapitre IV (p. 67-89) aborde les façons dont l'intégration croissante de Minahasa dans des systèmes sociaux plus larges a participé à la définition de son identité. Parallèlement à la conversion rapide au christianisme, les autochtones, suivant leurs moyens, adoptent certains traits de la culture occidentale (langue, étiquette, vêtements) et les étrangers (surtout Chinois, Européens et Japonais) s'intègrent sans difficultés dans la communauté Minahasa. Une culture métisse émerge ainsi au XIX^e siècle, culture qui sera préservée par l'absence d'immigration massive d'Européens ou de coolies asiatiques.

Dès le début du XX^e siècle des tensions apparaissent à Manado : d'une part entre les Européens et les autochtones les plus soucieux de les imiter, d'autre part entre un idéal de fraternité chrétienne autochtone et un idéal de communauté cosmopolite occidentalisée. La première manifestation autochtone (publiée en 1873) d'un sentiment national provient d'un des désillusionnés de cet idéal d'occidentalisation, en fait du premier Minahasa à avoir reçu une éducation en Hollande. En 1891, la première pétition « au nom du peuple de Minahasa » est envoyée au Gouverneur Général.

L'avance acquise par Minahasa dans le domaine éducatif va entraîner une émigration continue d'autochtones éduqués vers d'autres parties de l'archipel à partir des années 1860, aussi bien pour occuper des postes de fonctionnaires que des postes dans le secteur privé. Convaincue par le discours colonial de jouir d'une supériorité intellectuelle sur les autres populations de l'archipel, une partie de l'élite Minahasa lance une mission civilisatrice sur le reste de Célèbes à partir des années 1910. Mais cette tentative va rapidement trouver ses limites face à l'islamisation du reste de l'île. Progressivement, le pouvoir colonial va chercher à limiter les ambitions des Minahasa et abolir certains privilèges qui leur sont accordés, notamment dans l'armée. La rancœur provoquée par ce durcissement ne va faire que stimuler leur sentiment d'unité.

Le chapitre V (p. 91-115) examine l'émergence du nationalisme politique parmi les Minahasa. Parallèlement à sa réputation de loyalisme qui a fait dire, au début du siècle, que Minahasa était la douzième province des Pays-Bas, les premières manifestations de ressentiment apparaissent à la fin du XIX^e siècle parmi les dirigeants traditionnels mécontents de voir disparaître progressivement leurs privilèges. La première véritable organisation politique autochtone, le *Perserikatan Minahasa*, est créée en 1909 à l'initiative de militaires Minahasa en poste à Java, officiellement comme association d'entraide et de développement culturel et matériel. Elle attire rapidement étudiants et bureaucrates. Dix ans plus tard, l'organisation inclut l'autonomie de Minahasa dans ses objectifs, ceci quelques mois avant la mise en place du *Minahasaraad*. En 1927, un nouveau parti, *Persatuan Minahasa*, est créé par deux intellectuels à l'intention des populations civiles pour pallier le repli de *Perserikatan Minahasa* comme simple association de militaires. Sur le plan religieux, la *Nederlandsch Zendeling Genootschap*, confrontée à de graves difficultés financières, est contrainte de remettre la gestion de son activité à la *Indische Kerk*. L'idée d'une Église autonome est alors reprise par un groupe d'enseignants locaux qui créent la *Kerapatan Gereja Protestan Minahasa* en 1933. Cette organisation sera rapidement la plus active et la plus créative de toutes les organisations Minahasa. L'année suivante la *Indische Kerk* établit sa propre Église régionale, le *Gereja Masehi Injil Minahasa*, celle-ci est toutefois soutenue financièrement par le Gouvernement et dirigée par un Hollandais.

Le chapitre VI (p. 117-140) analyse les relations entre ce nationalisme et les développements contemporains ailleurs dans l'archipel. La perception des Minahasa comme

l'une des communautés de l'archipel s'opère très tôt par l'émigration et par la presse, locale ou diffusée de Java. Toutefois le sentiment de supériorité alimenté par leur impression d'être les agents d'une mission civilisatrice dans le reste de l'archipel, une idée de compétition plus que de coopération avec les autres *bangsa* génère leur isolement social. Les partis explicitement indonésiens rencontrent peu de succès à Minahasa même où se développe progressivement l'idée d'un État indonésien construit sur la base d'une fédération de *bangsa* politiquement et culturellement autonomes. Cette vision s'affirme également à partir de 1930 avec l'apparition d'un nationalisme culturel au travers duquel les intellectuels locaux cherchent à démontrer la spécificité de leur culture traditionnelle et à en promouvoir certains aspects.

En conclusion (p. 141-156), Henley résume le contexte et les traits spécifiques du nationalisme Minahasa : précocité de l'administration directe hollandaise (dès 1825 environ) et du sentiment nationaliste (fin XIX^e), un nationalisme modéré, la *Nederlandsch Zendeling Genootschap* comme prototype d'opposition nationaliste, l'unité du mouvement politique derrière des rivalités personnelles et familiales, une absence de factionnalisme basé sur les classes sociales ainsi qu'une forte volonté fédéraliste.

Pour des raisons d'affinités culturelles, de liens historiques précoloniaux, d'un processus similaire de colonisation, l'auteur avance que les intellectuels Minahasa étaient plus inspirés par les développements nationalistes aux Philippines que par ceux du reste de l'archipel. À partir d'une comparaison avec le mouvement nationaliste du sud des Moluques, celui des Batak Toba et celui de Java Ouest, Henley propose un modèle analytique où l'apparition (ou la non-apparition) des nationalismes régionaux en Indonésie est à mettre en relation avec l'inégalité de l'impact colonial dans le temps et dans l'espace. C'est là où l'impact colonial aurait été le plus fort et le plus précoce qu'ils seraient nés. Ce sont les régions le plus tôt touchées par la modernité qui auraient d'abord perçu l'idée de nation indonésienne comme une sorte d'anachronisme.

Henley termine par une brève évocation de la situation à Minahasa après 1942. L'occupation japonaise semble avoir précipité le désir d'intégration complète de Minahasa en tant que *daerah* d'Indonésie, une intégration logique après l'échec des projets fédéralistes des années 1945-50. Toutefois l'acceptation du statut de *sukubangsa* dans le cadre de l'État indonésien n'a pas complètement annihilé le patriotisme Minahasa. Preuve en est le soulèvement du *Permesta* à la fin des années 1950 et la continuité assurée par l'intermédiaire de l'église protestante Minahasa.

L'auteur a su tirer un maximum d'une abondante documentation, en particulier des archives administratives coloniales et de la presse locale, pour présenter une analyse claire, précise et synthétique de l'histoire de l'identité Minahasa.

La période précoloniale aurait à notre avis mérité de plus amples développements. L'auteur parle ainsi d'une circulation considérable de marchandises entre l'arrière-pays et la côte, mais il ne fournit pas de détails sur ces réseaux et évoque trop brièvement l'articulation entre les royaumes côtiers et les populations tribales de l'arrière-pays. Derrière une dichotomie affirmée par les témoignages de l'époque coloniale se dissimulent probablement des liens de parenté et des liens politiques. La littérature autochtone et les généalogies devraient pouvoir fournir des réponses à ce sujet. David Henley passe également un peu vite sur l'histoire de l'exonyme « Alfur » et notamment sur la perception qu'en ont les sujets eux-mêmes. Les connotations négatives attachées à cette dénomination n'ont-elles pas joué dans l'apparition du nationalisme culturel Minahasa qui, vu sous cet angle, serait une entreprise de réhabilitation ? Par ailleurs, on ne sait pas ce que devient l'exonyme « Alfur » avec l'apparition de « Minahasa » ?

L'exemple de Minahasa montre que, comme peut-être d'une manière générale dans le reste de l'archipel, il est difficile de déterminer le niveau de conscience identitaire à l'époque précoloniale. L'idée d'ethnie à l'époque précoloniale n'est peut-être qu'une illusion rétrospective née de choix arbitraires ou simplificateurs opérés dans un corpus de sources divergentes par les ethnographes de l'époque coloniale ou par tout individu ou tout groupe

intéressés par la standardisation d'une version particulière. Un exemple particulièrement éclairant nous est fourni chez les Batak où le mythe d'origine le plus couramment repris est celui du groupe dominant, les Toba. Si l'auteur décrit bien le travail réalisé par les Occidentaux dans ce domaine, on ne perçoit pas l'éventuelle compétition entre les détenteurs du savoir appartenant à différents *walak* ou groupes linguistiques pour imposer telle ou telle version.

Sur le plan religieux, il est étonnant que l'auteur ne mentionne pas l'apparition de mouvements nativistes ou messianiques s'opposant à l'installation du protestantisme. La réussite immédiate et massive de la mission néerlandaise a peut-être étouffé rapidement toute velléité. Ce *consensus* général par rapport à la christianisation serait en tout cas une autre spécificité de l'histoire coloniale de Minahasa.

Sur le mouvement nationaliste lui-même, on regrettera l'absence de biographies plus détaillées concernant les fondateurs et les dirigeants.

Le modèle analytique proposé en conclusion par l'auteur nous semble par trop simplificateur. Si l'impact colonial est nécessaire au développement du nationalisme, il n'est pas suffisant. La précocité des mouvements nationalistes dépend également de facteurs internes tels que l'organisation sociale ou le génie propre à toute population colonisée, un génie capable de faire naître des leaders charismatiques sans lesquels les mouvements identitaires ne peuvent se développer. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la situation de Minahasa et des Toba Batak par exemple. À Minahasa, la première véritable expression nationaliste se place 66 ans après l'installation du premier fonctionnaire et le premier parti nationaliste émerge 84 ans plus tard. Chez les Toba, où la colonisation administrative sera beaucoup plus lente, les premiers mouvements nativistes et messianiques apparaissent 30 ans seulement après l'installation du premier missionnaire de la *Rheinische Missionsgesellschaft* (1860). Le premier porte-parole de la *bangsa* batak, Mangaraja Hezekiel Manullang, se présente devant le Gouverneur général Limburg van Stirum en 1915, puis fonde deux ans plus tard le *Hatopan Kristen Batak*, une association qui met l'accent sur une identité « batak » chrétienne et s'oppose à la domination étrangère.

Enfin, en adoptant un plan thématique, l'auteur rend difficile la perception chronologique du processus, un inconvénient qui aurait pu être facilement surmonté par la présentation d'une chronologie détaillée en annexe.

Ces quelques remarques n'enlèvent rien à la qualité d'un ouvrage qui représente une contribution importante à l'histoire de Sulawesi et dont la lecture est recommandée à ceux qui s'intéressent à l'histoire des identités dans l'archipel.

Daniel PERRET

KHING HOC DY, *Écrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX^e siècle. Contribution à l'histoire de la littérature khmère. Volume 2*, Paris, L'Harmattan (Travaux du Centre d'Histoire et Civilisations de la Péninsule Indochinoise), 1993, VI-275 p.

Khing Hoc Dy a publié en 1991 le premier volume de sa *Contribution à l'histoire de la littérature khmère* consacré à la littérature de l'époque « classique » (XV^e-XIX^e siècles) (voir CR paru dans le *BEFEO*, 82, 1995, p. 393-395). Il poursuit son travail sur le même sujet en publiant le deuxième volume de cette même *Contribution*, consacré cette fois aux « Écrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX^e siècle ».

Après avoir donné en introduction un bref aperçu sur l'évolution de l'enseignement et sur la naissance de l'imprimerie et de la presse au Cambodge (p. 1-6), Khing Hoc Dy divise son travail en deux parties distinctes. Dans la première partie, il étudie la vie et les œuvres de plusieurs écrivains du XX^e siècle et donne au passage une description du « roman moderne »,